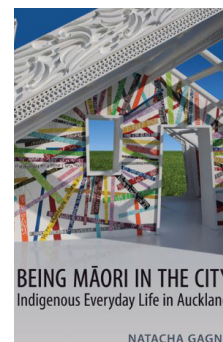


Natacha Gagné,

*Being Māori in the City:  
Indigenous Everyday Life in Auckland*

Toronto, University of Toronto Press, 2013.



Le référendum d'autodétermination en Nouvelle-Calédonie a récemment replacé sur le devant de la scène médiatique la question de la décolonisation et des luttes politiques autochtones.

Dans la littérature consacrée à ces thématiques, certains choisissent d'aborder la citoyenneté autochtone sous l'angle, non pas de l'exercice des droits civiques *stricto sensu*, mais du vécu quotidien, et ce qu'il révèle de la place des citoyens autochtones dans la société qui les entoure. C'est le cas de Gagné, dont l'ouvrage est la synthèse d'une ethnographie de deux ans, menée auprès des Māori de la ville d'Auckland en Nouvelle-Zélande.

À l'échelle du pays, les Māori représentent aujourd'hui 15% de la population, et plus de 80% d'entre eux vivent désormais en milieu urbain, en particulier à Auckland – vie citadine que le livre de l'anthropologue québécoise se propose d'explorer. Les sept chapitres de *Being Māori In The City* détaillent ainsi la façon dont les Māori s'approprient l'espace urbain et interagissent avec ceux qui le peuplent, qu'il s'agisse de leurs homologues ou bien des autres, les Pākehā d'origine européenne, les Asiatiques et les insulaires originaires d'autres îles du Pacifique. C'est à travers ces ressentis et pratiques ordinaires que se dessinent, en filigrane, les problématiques identitaires des autochtones de Nouvelle-Zélande.

Au préalable, Gagné prend soin de replacer son sujet dans le cadre socio-historique plus large des luttes indigènes. Le premier chapitre de l'ouvrage est ainsi consacré à une rétrospective générale des relations entre les Māori et ceux qui furent leurs colonisateurs – une histoire souvent marquée par la conflictualité. Dans la continuité des mouvements de défense des droits des peuples autochtones à l'échelle mondiale, on observe cependant, à partir des années 1970, une « renaissance culturelle » māori, associée à un certain infléchissement de la politique néo-zélandaise à leur égard. Ces gains politiques demeurent toutefois fragiles, et si le Māori Party fraîchement créé put obtenir en 2008 des sièges au Parlement, la représentation des Māori au sein des institutions démocratiques reste une question vive, tandis que les indicateurs socio-économiques suggèrent toujours un désavantage de la population autochtone par rapport au reste des Néo-zélandais.

C'est à partir du chapitre 2 que l'auteur entre dans ce qui constitue le cœur de son ouvrage : la vie quotidienne des Māori en contexte urbain. Ce glissement du niveau *macro* au niveau *micro* s'opère

d'abord par l'analyse des ressentis exprimés par les diverses personnes que l'anthropologue a pu rencontrer à Auckland au cours de ses recherches. Des ressentis qui se structurent essentiellement autour de la notion de « confort » (*comfort*), omniprésente dans le discours de ces personnes, et dont l'auteur s'attache à mettre en lumière les différentes significations. Si ce sentiment n'est pas partagé par tous les Māori, ce qui ressort de cette étude est surtout le malaise – l'*inconfort* – ressenti par nombre d'autochtones au contact de la ville, vécue comme un environnement « étranger » et aliénant. Cette rhétorique de l'inconfort s'accompagne souvent d'une idéalisation de la terre natale, dans un temps fantasmé – le *dreamtime*. La dichotomie entre le monde urbain, monde des « colonisateurs », et le monde rural d'origine serait alors un moyen d'affirmer son « authenticité » en tant que Māori – sous-entendant qu'un « vrai » Māori ne saurait s'épanouir en milieu urbain. Gagné évoque ainsi un « sentiment de non-appartenance » d'une partie des Māori à leur ville de résidence.

Pour autant, le milieu urbain se pose également comme un lieu de mise en place et de renouvellement de certaines formes de solidarité et d'organisation sociale autochtones, comme l'auteur va le démontrer dans les chapitres suivants. Ceux-ci explorent en effet les reconfigurations urbaines de deux concepts essentiels dans la vie sociale māori : le *marae* et le *whānau*.

Centre cérémoniel et lieu de rencontre « traditionnel » des Māori, le *marae* constitue aujourd'hui un important symbole d'identité et de continuité, comme le détaille Gagné dans le chapitre 3. Aussi de nouvelles formes de *marae* apparaissent-elles dans la ville, en rupture avec la coutume (*tikanga*) affirmant qu'un *marae* ne peut se créer en-dehors de la région d'origine de la tribu. Autres concessions à la tradition, une partie de ces *marae* urbains se distinguent par leur dimension pan-tribale, tandis que d'autres se voient liés à des institutions : hôpitaux, départements gouvernementaux, et surtout établissements d'enseignement. En dépit de ces mutations, affirme Gagné, « les valeurs, principes et identité maori » se voient, par le biais des *marae*, « réaffirmés dans le contexte urbain » (p. 99).

Bien que le *marae* soit souvent considéré comme « le cœur de la culture māori », force est pourtant de constater, note l'auteur, la relativement faible fréquentation des *marae* au niveau global. Ce constat amène l'anthropologue à s'interroger sur l'existence d'autres formes de regroupement social et de transmission des valeurs et principes māori en milieu urbain – et, ainsi, à introduire la notion non moins importante de *whānau*.

L'ethnographie menée par Gagné a en effet pu mettre en évidence la place centrale de la famille élargie (*whānau*) et de l'univers domestique dans la vie des Māori à Auckland. Comme l'auteur l'a

expérimenté à travers son séjour chez une famille māori, la maison, le chez-soi, par opposition à l'espace public, cristallise le sentiment de sécurité et d'appartenance – donc de « confort » – au sein d'un univers urbain parfois jugé hostile. Lieu de rencontre et de cohabitation du *whānau*, elle symbolise également, par le lien intergénérationnel, la continuité et l'héritage culturel. Certaines maisons en particulier, comme celle de la famille d'accueil de l'auteur, dont l'organisation est minutieusement décrite dans le chapitre 4, se distinguent par leur mode de fonctionnement communautaire, où le collectif et les valeurs du *whānau* priment sur l'individuel et le modèle de la famille nucléaire. Ces maisons sont parfois assimilées symboliquement par leurs occupants à des *marae* : un lieu de réunion et de transit pour l'ensemble du *whānau*, où les valeurs de partage et de réciprocité s'avèrent prépondérantes. « Appliquer les principes du *marae* à une maison [représenterait] ainsi une façon de faire face à la vie citadine » (p. 124). Qualifier son espace domestique de *marae* ne fait toutefois pas consensus parmi la communauté des Māori d'Auckland – certains privilégiant le modèle de la famille nucléaire, et présentant des liens plus distendus avec leur *whānau*.

Le chapitre 5 est quant à lui consacré à un approfondissement de cette notion de *whānau*, dont Gagné explore la polysémie. Si le terme est généralement employé pour désigner la famille élargie, il recouvre en effet, dans la pratique, des significations variées. Concept élastique dont le sens varie en fonction des interlocuteurs et des circonstances, le *whānau* a également évolué au fil du temps, autant que l'urbanisation a modifié en profondeur les modes de vie des Māori. La conséquence la plus notable fut ainsi la dislocation et l'éparpillement spatial des familles, rendant plus difficile le respect des obligations familiales et tribales. Malgré tout, l'auteur défend l'idée selon laquelle le *whānau* demeure un cadre de référence essentiel pour les Māori dans la ville. Le phénomène récent de « retribalisation » et les politiques de restitution des terres ont par ailleurs pu contribuer au regain d'importance de la généalogie. La place occupée par le *whānau* dans la (re)prise de conscience de « l'identité māori » s'incarne également dans le « voyage du retour » (*journey back home*) vécu par de nombreux Māori citadins. À la campagne ou à la ville, les principes du *whānau* forment ainsi un « univers de sens » et un cadre d'interprétation qui guide les Māori dans leurs comportements et dans leurs relations aux autres.

Le *whānau* s'impose donc, comme l'affirme l'auteur dans le chapitre 6, comme un « univers pratique de sens » (*a practical universe of meanings*). L'univers interprétatif du *whānau*, si prégnant soit-il, a néanmoins dû s'adapter à la modernité et aux exigences d'un monde capitaliste globalisé, dont certaines valeurs entrent ouvertement en contradiction avec les siennes. Les principes du *whānau* eux-mêmes ne sont d'ailleurs pas univoques, et peuvent parfois eux-mêmes se contredire, tout autant que se renforcer

mutuellement. Gagné montre aussi, par la même occasion, comment l'univers de sens du *whānau* a pu être influencé par l'histoire générale des Māori et des *Pākehā*, et de leurs relations.

Symbole d'affirmation des identités māori, le *whānau* prend également une large part à la politique de différenciation (chapitre 7). Des discours māori émerge ainsi l'idée de « deux mondes » distincts, l'un māori, l'autre *pākehā*. Cette dichotomie n'est pas sans aller de pair avec une certaine essentialisation des caractéristiques propres à chacun des « mondes » ; qu'il s'agisse des élites, des leaders politiques ou des Māori ordinaires, les stéréotypes se voient parfois utilisés pour promouvoir certaines façons d'« être *authentiquement* māori ».

Derrière ces discours se révèlent toutefois des réalités plus diverses et mouvantes, où ces « deux mondes » tantôt se heurtent, tantôt s'interpénètrent – formant une multiplicité d'univers de sens, dans lesquels naviguent ces Māori de la ville. Une navigation identitaire dont l'ethnographie de Gagné aura permis de retracer les multiples et complexes linéaments.

**Marie Mangez,**

*Université Paris Descartes/CANTHEL*